SYLVIE JOLY

C'est votre vrai nom ?

SOUVENIRS

Tant qu'à se livrer, autant le faire dans un livre !

Flammarion

Tous droits réservés

SYLVIE JOLY

C'est votre vrai nom ?

Elle a mis longtemps à se décider et puis un jour, comme elle le dit si bien : « Tant qu'à se livrer, autant le faire dans un livre ! » Pour la première fois, la plus indémodable de nos comiques françaises raconte comment la petite fille de bonne famille est devenue la star de ses six frères et a survécu à une éducation religieuse chaotique, multipliant les renvois pour indiscipline. Concession à ses parents, elle épouse en même temps la profession d'avocate à la Cour et un centralien qui lui donne deux beaux enfants.

Mais un secret la ronge et la fait pleurer à chaque fois qu'elle sort d'une salle de spectacle. Sylvie Joly finit alors par avouer à son entourage qu'elle veut être à la place des actrices qu'elle admire. Adieu le barreau et vive l'aventure de la scène où, entre Maillan et Zouc, elle impose le *one woman show*.

Précurseur d'un humour ravageur, improvisé ou signé par de grandes plumes ; découvreuse généreuse de talents (Pierre Palmade, Dany Boon...), Sylvie Joly fait partie de notre PAF (Paysage Audio-visuel Fantasque) depuis plus de quarante ans. Son style novateur a fait de nombreux émules.

Drôle sans être gauloise ; populaire mais jamais « populo », elle a décidé – ENFIN ! – de nous servir de généreuses tranches de vie. C'est copieux... mais jamais indigeste.

Flammarion

10-XII Création Studio Flammarion Portrait de Sylvie Joly © Patrick Carigher / Flammarion

Extrait de la publication

C’est votre vrai nom ?

Extrait de la publication

Sylvie Joly

Avec la collaboration de
Stéphane Foenkinos et Jacques Brinaire

C'est votre vrai nom ?

Souvenirs

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3734-6

Extrait de la publication

J'ai rencontré Sylvie Joly dans mon autre vie de directeur de casting. Fan de la première heure, j'ai eu le plaisir de la distribuer dans quelques films. Plus tard, à la fin d'un déjeuner, plein d'audace, je lui glissai un texte que j'avais écrit en pensant à elle. Comme dans un rêve, elle a aimé « J'suis grunge » et l'a intégré à *La Cigale et la Joly*. Depuis, nous sommes restés liés et elle m'a fait l'honneur d'apparaître en voix et en talons, mais pas Richelieu, dans mon premier court-métrage *Une histoire de pieds*.

Quand Sylvie et son mari Pierre Vitry m'ont contacté pour collaborer à cet ouvrage, cela m'a rempli de joie. J'ai demandé à mon ami journaliste, Jacques Brinaire de m'apporter son expérience. Il nous arrive fréquemment de parler « en Joly », ajoutant des « absolument, absolument » à chaque affirmation ou en rajoutant « et surtout… énormément de voile » en post-scriptum de nos échanges de courriels.

Sylvie Joly fait partie de notre vie et aujourd'hui nous sommes ravis de vous faire partager la sienne.

STÉPHANE FŒNKINOS

Extrait de la publication

Elle n'a jamais gagné le concours Lépine et pourtant Sylvie Joly a inventé l'humour littéraire. Dans les portraits qu'elle compose en ciselant le moindre détail, rien n'est anecdotique et ses personnages sont universels. Balzac eût été ravi d'avoir eu l'idée de Mme Touchard ou du mannequin vedette, pour sa *Comédie humaine*. Proust aurait fait son miel du snobisme de « Catherine » ou du mépris tranquille de la vieille bourgeoise des « Bonnes ».

C'est de la richesse, de la précision et de l'inventivité du parler Joly (une langue qu'elle partage avec ses auteurs préférés : sa sœur Fanny, son regretté frère Thierry, et Henri Mitton) que naît le rire. Écoutez, par exemple, « Le Cantal » : le texte est suffisamment précis et luxuriant pour trouver sa place dans un cours de français. Il est en plus totalement hilarant. Et puisque ses créatures représentent toutes des spécimens du genre humain, Sylvie Joly est indémodable.

Quelle que soit son humeur, ses soucis, ses souffrances, elle est toujours prête pour une bonne tranche de rigolade, jamais aux dépens des autres. C'est de plus une comédienne pleine de nuances et une musicienne accomplie.

Extrait de la publication

J'ai passé une grande partie de ma vie à rire avec elle, ces quelques mois à rire à côté d'elle ont été un honneur.

JACQUES BRINAIRE

Extrait de la publication

Introduction

Depuis toute petite, j'ai toujours eu peur de la mort. À trois ans ça me gâchait déjà la vie. Je me disais : « Je n'aime pas le bon Dieu, il fait des cadeaux pourris. » Je mettais des heures à m'endormir, je pensais toujours que je ne me réveillerais peut-être pas.

J'en ai vite déduit qu'il valait mieux rire et surtout faire rire, le temps que ça durait… et comme ça dure depuis soixante-quinze ans, ça fait un bail que je rigole. Enfin… la plupart du temps (on en reparlera).

Je suis née Joly, c'est mon vrai nom. D'ailleurs j'étais superbe… Petite, j'étais toute bouclée, comme Shirley Temple… en fait, on me casquait tous les soirs d'un essaim de bigoudis anglais. Plus tard, telle Ioulia Tymochenko, j'ai eu des nattes impressionnantes, des cheveux magnifiques.

Je suis née drôle. Mamine – ma mère – m'a toujours dit que déjà, dans mon berceau, je faisais pouffer les gens de rire. J'étais très coquette et comme j'avais beaucoup de garçons autour de moi, mes six frères, j'étais forcément le centre d'intérêt de la famille et des amis ! Il m'est apparu évident que mon devoir était de faire rire le pauvre monde, c'était comme un sacerdoce.

Extrait de la publication

Plus tard, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais lorsque pour un film, Fellini s'est mis en quête de comédiens français ayant une « gueule pas possible », il est tombé en arrêt devant ma photo… et celle de Sim.

N'empêche ! Mon nom est Joly, Sylvie Joly. Et, comme dirait mon petit-fils Timothée, ceux qui ne me connaissent pas sont des ploucs.

Extrait de la publication

Une enfance délicieuse

Fermez les yeux et imaginez. Enfin, quand je dis : « Fermez les yeux », ne le prenez pas au pied de la lettre, mais imaginez… ça c'est permis.

Un coron sans caractère au cœur des terrils du Nord-Pas-de-Calais. C'est autour de la margelle du puits sans fond et sans âge que la famille se croise. Ce puits, c'est la vie en quelque sorte : nous n'avons pas l'eau courante. À part ceux dictés par la nécessité, il y a peu d'échanges : le dialogue est rendu difficile par le ch'ti qu'utilisent les parents en toutes circonstances ; on se donne des coups de tête plus qu'on ne s'embrasse : pas de place pour la tendresse quand on doit gagner sa croûte dès l'âge de quatre ans. Le jardin est déplumé, la terre est noire et charbonneuse, le chien famélique. Vous y êtes ? Vous voyez ? Eh bien oubliez très vite, car ça n'a rien à voir avec ma vie.

Pour vous donner une idée, lorsque, à la fin du XIXe siècle, il a été question de trouver une situation à mon arrière-grand-père, sa mère décréta qu'il serait banquier. Elle acheta une maison bourgeoise à Villeneuve-l'Archevêque, charmante commune de l'Yonne, et y établit « La banque Simonnet » (mon arrière-grand-père s'appelait

Extrait de la publication

Paul-Anatole Simonnet). Pas plutôt installé, il nomma un fondé de pouvoir histoire de continuer à passer ses journées à pêcher et à chasser. Vous voyez le tableau ? C'est plus clair maintenant ? Alors on peut y aller.

Avant d'être cette superbe créature, cette longue liane aux yeux de biche, j'ai eu les mensurations d'un lièvre : cinquante centimètres pour trois kilos. C'était le 28 septembre 1934, 151, avenue de Wagram à Paris, au domicile parisien de mes grands-parents. C'est le docteur Vignes qui a officié… Et pas qu'une fois ! Ma mère ne lui a pas beaucoup lâché la grappe, à ce docteur Vignes.

Mes parents se sont aimés soixante-sept ans à une époque où la contraception était, au mieux une grossièreté, au pire la méthode Ogino. Leur éducation impeccable les empêchant de choisir, ma mère était enceinte à peu près tous les jours… et c'est bien parce qu'elle ne pouvait pas l'être deux fois par jour. Il faut la comprendre aussi ! Mon père était d'une beauté renversante et avait un charme fou.

Ce qui devait aboutir très vite à l'ouverture de « La manufacture Joly, fabrication de bébés en tous genres » commença par un mariage… Pas encore le leur, je précise. C'était en septembre 1930 à Plancy-l'Abbaye, une commune ravissante qui s'étend de tout son long au bord de l'Aube.

Le fils aîné de la sœur d'une tante de ma mère allait prendre femme. Une semaine de festivités était prévue. La mère du marié étant marraine d'une escadrille d'aviateurs, neuf garçons d'honneur portaient leur plus bel uniforme. Le dixième venait juste de sortir de l'école navale : c'était mon père, Lucien Joly. Un uniforme blanc au milieu de tous ces hommes ailés et bleus, on peut difficilement imaginer plus efficace pour sortir du lot, pas besoin d'être un génie du message publicitaire pour comprendre ça. Sur ma mère, en tout cas, le procédé a fait tilt. Le coup de foudre

a été violent et ravageur, du genre pas de quartier, on ne fait pas de prisonnier !

Elle a dû néanmoins rester impassible et ronger son frein : le soir des noces, mon père – excellent saxophoniste – jouait dans l'orchestre. L'attaque eut lieu le lendemain, pendant le déjeuner. Un déjeuner tout ce qu'il y a d'intime… trois cents convives ! Le hasard avait pris le parti de ma mère et l'avait placée à la gauche de mon père. Leurs yeux s'accrochèrent comme des bois de cerfs en lutte et en rut ; entre les huîtres de Bretagne et l'omelette norvégienne, ils s'étaient tout dit de leurs vies et de leurs rêves. Leurs voisins respectifs étaient devenus, quant à eux, incollables sur le nombre de fleurs par lé de papier peint sur les murs.

Pendant la semaine de vacances qui suivit, ils ne se sont pas beaucoup quittés. Avec les autres représentants de ce qu'il faut bien appeler une jeunesse dorée, ils partageaient leur temps en baignades, parties de tennis, pièces de théâtre improvisées et promenades en voiture. Car, pour ses dix-huit ans, ma mère s'était vue offrir une automobile par son père. Rien que ça.

Le dernier soir, mon père a invité ma mère à le suivre dans le jardin, ce qui, à l'époque, supposait un sacré culot. Ils ont poursuivi cette promenade illicite jusqu'à l'extrême fond de ce jardin. Elle faisait semblant de n'avoir aucune idée de ce qu'il lui voulait. Certainement pas lui sauter dessus : pas question, en 1930, de se livrer à des rapprochements physiques trop poussés, même la nuit.

Mon père s'arrête brusquement, prend les deux mains de la fraîche Françoise :

— C'est simple, c'est clair : je n'aimerai jamais que vous, on va se marier. Tout va être réglé dans huit jours.

Vous l'imaginez choquée ? C'est mal connaître Mamine. Celle que Pierre, mon mari, baptisera plus tard, selon les

circonstances, « la Tour de Contrôle » ou « l'Empire du Milieu » avait déjà une idée plutôt concrète de son avenir :

— Je ne sais pas… Oui… D'accord. Mais apprenez qu'une seule chose m'intéresse : les enfants. J'en veux dix.

Le triple lutz piqué d'affolement que fit Pacha (lui aussi a été rebaptisé par Pierre) fut tout intérieur. Mais quand même ! Aîné d'une famille de onze enfants, dont il a eu la charge très jeune car il avait perdu son père très tôt, le mot marmaille était pour lui une notion tout ce qu'il y a de plus concrète ! Il entreprit alors une mission diplomatique à grands renforts d'images fortes et poignantes : les monceaux de couches à laver en plein hiver dans des bacs d'eau glacée, des petits assoiffés qui tirent de plus en plus avidement sur des mamelles épuisées, une intimité aussi dévastée que les pelouses de Moulinsart après le passage de Séraphin Lampion. La plaidoirie fut peu efficace puisqu'ils ont transigé à huit. Mamine avait dix-huit ans, elle ne connaissait mon père que depuis une semaine, mais que voulez-vous, dans la famille on a toujours eu le sens de l'humour.

Une semaine plus tard, mon grand-père était contraint à l'irréparable : abandonner une semaine de chasse à Sens pour assister aux fiançailles de mes parents organisées par la famille Joly, chez eux, à Bourg-la-Reine. Pas de place pour les minauderies et les atermoiements : mon père embarquait sur la *Jeanne d'Arc* huit jours plus tard et il ne voulait absolument pas que cette petite Lacaille-là s'envole ! Trois mois plus tard, le 5 août 1931, à peine débarqué et fraîchement marié de la veille, il enlevait sa jeune épouse pour un mois et demi de voyage de noces.

La grand-mère de mon père leur avait offert une décapotable ivoire et noire. Décidément, ils ont un truc avec les automobiles dans cette famille.

La guerre

Mes parents se sont installés d'abord à Toulon dans une villa qu'ils ont appelée *Le Ver luisant*. Puis ensuite Lorient et Brest. Les valises s'ouvraient et se bouclaient au fil des mutations de Pacha. Ma mère, ayant déjà mis ses menaces à exécution, ils avaient fait du Joly ! Entre deux solides gaillards, mes frères Alain et Louis-Noël, ils ont conçu une ravissante et très tôt turbulente petite Sylvie.

Pour mon père, lever l'ancre devint vite un crève-cœur chaque fois un peu moins supportable. En 1938, il a bourré de boules de naphtaline les poches de son uniforme et n'a plus eu d'autre horizon que les petits chagrins et grandes joies de ses enfants… sans cesse plus nombreux. La passion – jamais démentie – qu'il avait pour Mamine a certainement coûté une petite fortune aux allocations familiales.

Comme nous ne pouvions pas perdre complètement la mer de vue, nous nous sommes installés dans un endroit au nom de bataille navale : la rue des Dardanelles à Paris. Mes premiers fous rires datent de cette époque. C'était effrayant : nous étions dévastés par l'humour de mon père et de ses frères. Tout leur était prétexte. Leur jeu favori ?

Extrait de la publication

S'amuser avec les gens qui se trompaient de numéro de téléphone. Le nôtre étant très proche de celui de la gare Saint-Lazare, ils s'en donnaient à cœur joie !

— Bonjour, monsieur, à quelle heure part le train pour Cherbourg ?

— 10 h 26, madame, disait mon père au hasard.

— Ce train s'arrête bien en gare de Cherbourg ?

— Ah, non ! Il ne s'arrête pas, il ralentit.

Le rire fut néanmoins mis entre parenthèses lorsque la guerre a éclaté. Mon père a commencé par travailler au ministère de la Marine, place de la Concorde, assez vite transféré à Bordeaux. Comme il était inquiet sur la capacité du pays à résister à la fureur des nazis, il nous a fait quitter Paris pour le moulin d'une amie de ma mère, à six kilomètres de Brantôme.

Mamine n'avait emporté que l'essentiel : le violoncelle de mon père, une ravissante statue de la vierge offerte par ma grand-mère, les albums de photos et ses presque quatre enfants puisqu'elle était alors enceinte de mon frère Bertrand.

Est-ce une tournure d'esprit ou de l'inconscience ? Nos parents ont-ils fait en sorte que nous ne nous rendions jamais compte de ce qui se passait d'effroyable ? Mais quand je nous revois sur la route de Brantôme, avec mes frères et ma mère, couchés sous la voiture pour éviter les piqués des avions allemands, lorsque je repense à Mamine s'endormant chaque soir avec un revolver à sa droite et son fox-terrier Ric à sa gauche, ça me semble plus cocasse qu'autre chose. Ma seule souffrance était d'être séparée de notre père dont j'étais déjà complètement dingue ! Encore que son absence ait été courte…

Environ un an après la déclaration de guerre, mon grand-père, dit Papa Pierre, a demandé à mon père de

Extrait de la publication

relancer une fonderie à Beaumont près de Clermont-Ferrand en zone libre. Il avait soixante-douze ans et s'il a eu la fierté d'être mobilisé avec le grade de colonel, juste avant la débâcle, sa hiérarchie lui a vite fait comprendre qu'il serait plus raisonnable de continuer à vieillir loin de la fureur guerrière de cette époque.

C'est grâce à cette fonderie que Papa Pierre ne s'est pas senti tout à fait inutile. Mon père, chargé de la diriger, a engagé les anciens ouvriers de son beau-père, de solides Ardennais et des réfugiés espagnols, hommes simples et courageux qui ne partageaient pas les valeurs de Franco et qui avaient travaillé dans une fonderie à Revin dans les Ardennes. Leur accent les rendait vulnérables et lorsque survenait la menace d'un contrôle nazi, après que la zone libre eut été occupée par les Allemands, Pacha les plaçait autour d'un fourneau à creuset appelé cubilot : il faisait un bruit infernal, rendant toute conversation impossible.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prix de l'Arc de Triomphe 259
L'orage 261
Grignan 265
Juste pour rire 267
La Locomotive 271
Mogador 273
Chevènement 275
Dîner à l'Élysée 277
Chevalier des Arts et Lettres 281
Le cinéma, c'est épatant ! 5 287
Le Palace 291
Ramatuelle 293
Festival de l'Alpe-d'Huez 295
Le Théâtre Fontaine 297
Valérie Lemercier 299
Palmade 301
La grande moche 305
Les soixante ans de Brialy 307
Henri Salvador 309
Charles Trenet 313
Chalon-sur-Saône 315
Mes costumes 317
Pierre et Gilles 321
Ciné Costum' 323
Aux Antilles 325
Chez Drucker, c'est pépère 327
Dix anecdotes vécues… et rigoureusement vraies 329
Sylvie par thème 333
De vous à moi 335
Quasi-questionnaire de Proust 339
Florilège de critiques 343
Une chanson 347

Extrait de la publication

Composition et mise en pages

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELKN000280.N001
Dépôt légal : octobre 2010

Extrait de la publication